

quer de justice envers ceux qui passaient pour en être les ennemis.

C'est miracle qu'il n'ait pas fait porter à la Religion, comme il arrive ordinairement, la responsabilité des actes répréhensibles qu'il attribuait à ses ministres. Dans le feu de la polémique, pour qu'il ait pu s'abstenir de décocher des traits à l'Eglise à travers ceux qui la représentaient, il faut que sa foi l'ait retenu et qu'elle ait été bien puissante.

§ III. — LUTTES ET VICTOIRES

A peine lui échappa-t-il, dans tout le cours de la lutte, un mot de mécontentement, qui aurait pu recevoir une interprétation malheureuse. C'était en 1828, dans la préface d'une édition nouvelle du *Génie du Christianisme*. Il se plaignait de l'ingratitude des hommes, dont il avait servi la cause : « Même on a senti une sorte d'éloignement pour celui qui avait rouvert la porte des temples en prêchant la modération évangélique, pour celui qui avait voulu faire aimer le Christianisme par la beauté de son culte, par le génie de ses orateurs, par la science de ses docteurs, par les vertus de ses apôtres et de ses disciples. Il aurait fallu aller plus loin. Dans ma conscience, je ne le pouvais pas. »

Assurément il voulait dire que, au gré de ses adversaires d'alors, il aurait fallu prêcher un Christianisme comme celui qu'ils prêchaient eux-mêmes : étroit et intolérant. Voilà ce que ne lui permettait pas sa conscience ! Mais on pouvait entendre aussi qu'elle lui défendait de soutenir le

côté divin des dogmes de l'Eglise, comme il faisait voir les splendeurs de ses cérémonies et les bienfaits de son influence. S'il s'est aperçu de l'amphibologie, — ce que personne ne peut savoir, — peut-être l'aura-t-il laissée à dessein, soit pour servir son ressentiment, soit dans une heure de tentation, où un nuage aura voilé à ses yeux, en passant, la lumière de la vérité, comme il arrive pour celle du soleil.

Toujours est-il que, dans l'hypothèse, bien peu fondée, où elle aurait existé alors, la tentation eût été courte. Cette même année, en effet, il faisait, en tête des *Mélanges politiques*, une profession de foi éclatante, qui ne pouvait laisser aucun doute sur ses sentiments. Il se plaignait, en outre, et avec raison, des procédés indéliçables d'adversaires qui, détachant une phrase de celles qui venaient avant et après elle, arrivaient à lui faire dire ce que « pour tout esprit droit et tout cœur sincère », elle ne disait aucunement, si on la replaçait dans l'ensemble. Il demandait à n'être pas jugé sur un mot ; en quoi il sera approuvé de toutes les âmes loyales.

Une époque où sa religion paraît avoir subi certainement une épreuve, — sans y succomber, — c'est le temps de son premier séjour à Rome, en 1803. On se rappelle qu'il avait été envoyé comme secrétaire d'ambassade sous le cardinal Fesch. Ses souvenirs d'incrédulité étaient tout récents encore ; ce n'était guère qu'un néophyte. Sa foi n'avait pas eu le temps de pousser de profondes racines ; il ne fallait pas un souffle bien fort pour l'agiter.

Le *Génie du Christianisme*, paru depuis peu, avait eu un immense retentissement; l'auteur était tout enivré de ces premières caresses de la gloire. Très pénétré lui-même du service qu'il venait de rendre à la Religion, il entendait que personne ne l'oubliât, surtout à Rome. Il comptait donc exercer une influence considérable dans le monde romain, et jusqu'au Vatican; il s'attendait à y voir ses conseils appréciés, recherchés et suivis.

Or, la déception fut prompte et complète. Son chef hiérarchique prit ombrage de ses prétentions et entendit qu'il n'eût pas d'entretiens personnels avec le Pape; secrétaire de l'ambassade, il n'avait pas de direction à donner, il n'avait qu'à suivre celle qu'indiquerait l'ambassadeur.

La politique romaine marcha donc sans lui, on négligea ses avis; et c'est de quoi il n'a su prendre son parti en aucun temps. Il a toujours eu du penchant à se persuader et à dire, dès qu'on allait contre ses vues, que tout était perdu dans les affaires publiques. Le voilà donc déçu, découragé et convaincu que le gouvernement pontifical fait fausse route et va aux abîmes! Il écrit à Chênedollé: « Le cœur me saigne; pauvre Religion!! » Quinze jours après, il envoie les mêmes doléances à Guéneau de Mussy; il voudrait partir, il est fatigué des « honneurs ». — Déjà! — Quant à la Religion, il craint pour elle cette décadence sur certains points du globe, dont il a parlé plus tard bien des fois, nous l'avons vu: « Il faut maintenant un

1. 16 juillet 1803.

miracle pour qu'elle ne périsse pas en Europe¹. » Guéneau de Mussy ne prenait pas bien au sérieux ces accents mélancoliques et ces lugubres prophéties: il les attendait.

Il avait écrit lui-même à Chênedollé, quelques jours auparavant, une lettre spirituelle, où il se jouait agréablement de leur ami commun. « le cher et illustre Corbeau », qui « était un exilé, un désespéré » plutôt qu'« un poète célébré partout » et « un secrétaire d'ambassade plus puissant qu'un « prince de l'Église ».

« Hélas! oui. Dans les premiers jours de son « arrivée, ce cher voyageur était sous le poids « de la grandeur de Rome; il ne pouvait suffire à « la force de ses impressions et au tumulte de ses « pensées. Il se passait dans son imagination comme « un vent puissant qui fait courber les hautes « forêts. Le Pape l'avait accueilli avec une distinction particulière, avait été à sa rencontre, l'avait « nommé son fils, son *cher Ch.*, lui avait dit qu'il « lisait son livre, et lui avait indiqué le volume et « la page où il en était, etc. Et maintenant, je ne « sais quel vent de découragement a soufflé, ou « quel crocodile s'est réveillé au fond de son cœur, « mais il gémit sur les bords du Tibre, comme « Ovide jadis sur les bords de la mer Caspienne; il « se croit abandonné de toute la terre au milieu « de la gloire dont il la remplit tout entière, il « parle même de prendre un *parti*... et — voyez « comme le ridicule se mêle quelquefois dans la

1. 31 août 1803.

« conduite des grands hommes — parce qu'un M. Guillon veut écrire un voyage en Italie, il ne veut pas écrire le sien : *O siècle! ô mémoire!* »

Le fait est que l'état de son âme ne fit qu'empirer; ses lettres le prouvent bien. Il se frappe, il se monte, tout lui est à charge, y compris lui-même, et de toutes parts il aperçoit des ennemis acharnés à sa perte. Il l'écrit encore à Guéneau de Mussy : il lui dit qu'il est exposé « aux plus infâmes calomnies », sans doute à propos de M^{me} de Beaumont, morte récemment à Rome même. Il parle de menaces des *galères*, du *cachot*, de l'*exil perpétuel*, du poignard italien dirigé par les philosophes français et suspendu sur son cœur; et enfin il laisse entendre fort clairement qu'on a tenté de l'empoisonner. Au milieu de ce trouble profond, environné d'ennemis qu'il n'attendait pas dans la ville des papes, il lui semble que sa religion même l'abandonne, et il écrit : « Ce n'est qu'avec des efforts prodigieux que je parviens à conserver ici un reste de foi². »

Évidemment il est agité, tourmenté, hors de son équilibre, hors de lui; il voit tout en noir, il exagère tout, il aggrave tout, et l'on se tromperait certainement en prenant ses paroles à la lettre. Ce qu'il y a de vrai, comme il le dit lui-même, d'ailleurs, c'est que les hommes n'étant pas de son avis sur la manière de comprendre les intérêts de la Religion, il « n'espère rien des hommes pour la Religion ». Mais Dieu est là toujours, et il peut faire « un

1. 2 août 1803.

2. 20 décembre 1803.

miracle; » il faut même qu'il fasse un miracle, s'il veut sauver le Christianisme dans la vieille Europe¹. Bref, au milieu de ses sombres pressentiments, dans ces paroles découragées où le chrétien se retrouve encore, et jusque dans les confidences sur l'état douloureux de son âme, on sent le trouble, on entend, si l'on veut, le cri d'une foi qui lutte, on n'entend pas le gémissement désespéré d'une foi qui succombe. Lui-même, du reste, s'aperçoit qu'il s'égare, et c'est un mot très chrétien, un mot de repentir, qui suit l'aveu des agitations de son âme et le couvre : « Je ne veux pas sonder les voies de la Providence; je n'ai que trop murmuré. »

Voilà la vérité! Au fond, il n'y a là que des murmures, les murmures d'un cœur aigri et d'une vanité mécontente.

Ce qui le montre bien, c'est qu'au moment même où il envoyait à ses amis ces confidences désolées il s'occupait à commenter la Bible². Quittant Rome quelque temps après, il se rappelait que le meilleur souvenir qu'une âme chrétienne puisse donner aux morts est encore une prière, et il allait prier dans l'église Saint-Louis-des-Français sur un tombeau cher à son cœur. C'était son adieu.

Trente ans après, en 1833, il écrivait dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Quand les premières semences de la Religion germèrent dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge, qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une brise aride et glacée, et la terre se

1. 31 août 1803, lettre citée.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 364.

dessécha. Le ciel en eut pitié; il lui rendit ses tièdes rosées; puis la brise souffla de nouveau. Cette alternative de doute et de foi a fait longtemps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices. Ma bonne sainte mère, priez pour moi Jésus-Christ : votre fils a besoin d'être racheté plus qu'un autre homme¹. »

On remarquera, en passant, la sincérité d'une telle page. Qu'est-ce qui obligeait Chateaubriand à l'écrire? Le cours du récit ne l'amène point. Il a fallu qu'il eût un singulier désir de se livrer tout entier dans ses *Mémoires*, suivant la promesse qu'il en a faite! On peut donc et on doit le croire dans les mille circonstances où il proclame la pleine vérité de son Christianisme. Ce serait une étrange logique que d'accepter son témoignage dans un sens, quand il ne l'a donné qu'une fois, et de le récuser dans l'autre, alors qu'il l'a répété si souvent et de tant de manières!

D'ailleurs ce passage ne contredit pas les autres. Il montre que la foi de Chateaubriand fut éprouvée, à de certaines heures, par des souffles mauvais qui passèrent sur elle, comme un vent de tempête qui froisse une fleur, mais sans la briser ni la faire mourir. On dirait même qu'il vise justement l'épreuve que nous venons de raconter. La succession des états de son âme est facile à suivre dans son récit : après la foi de son enfance, le scepticisme de sa jeunesse; puis vient sa conversion, et, voilà de nouveau le vent qui se lève; mais il n'est

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 121.

pas dit cette fois que la terre en ait été desséchée, comme l'auteur marque avec précision qu'elle le fut sous le froid de la première « brise ». Du moins perdit-il, pendant ces jours d'épreuves, l'ineffable douceur d'une foi tranquille, qu'il n'agit aucun orage.

Voilà sans doute les alternatives qu'il signale dans l'histoire de ses sentiments religieux! On doit croire qu'il ne pense qu'à celles-là, rien ne prouvant qu'il en ait connu d'autres. Que si, en réalité, son âme avait depuis traversé çà et là des troubles passagers, semblables à celui de Rome, — ce qu'aucun document ne révèle, — il n'y aurait point certes à s'en étonner. Tout se réunissait, nous l'avons établi, pour l'exposer à cette sorte de tentation. Ce qui doit surprendre, c'est qu'elle ne l'ait pas tourmenté plus souvent et qu'elle n'ait pu lui arracher en passant, de temps à autre, un mot qui aurait trahi ses doutes avec ses angoisses. Il n'y a qu'une explication : la force de résistance et la solidité de sa foi. Ou sa foi a rendu la tentation rare, ou elle l'a dominée facilement, aussi souvent qu'elle s'est présentée. De ces deux hypothèses l'une et l'autre tournent également à son honneur.

Du reste, il nous a fait assister un jour à une de ces luttes intimes dont sa conscience fut le théâtre. Il était à Venise, peu de temps après 1830. Sur la tombe d'une jeune femme, morte à vingt ans, un mois après son mariage, dans toute la fraîcheur de sa jeunesse et de son amour, il lut cette épitaphe, qui marquait un adieu plein d'espérance : *Ci reverremo, nous nous reverrons*. Aussitôt la perspective

brillante de cet ineffable rendez-vous, de cette vie nouvelle et radieuse, de ce bonheur incomparable, sans mesure comme sans fin, frappant son âme à l'improviste, comme une vision éblouissante, il laisse échapper un cri de joie involontaire : « Ah ! si c'était vrai ! »

Voilà la tentation, la tentation d'une espérance à qui son rêve semble si beau qu'elle hésite à s'y abandonner !

Mais la foi veille, et elle répond immédiatement, avec assurance : « Arrière ce doute ! Arrière la pensée qu'aucune angoisse ne déchire le néant !... Ah ! oui, *ci revedremo* !¹ »

Ainsi faisait-il sans doute chaque fois que la tentation passait en murmurant devant son âme.

A mesure qu'il prit de l'âge, quand ses passions s'apaisèrent, une sorte de calme bienfaisant, pareil à celui du jour qui tombe, succéda à ses agitations passées. En le voyant vieillir et se rasséréner de plus en plus, quelqu'un de son entourage le comparait aux cimes des grands monts, baignés par une douce lumière, à l'heure tranquille du crépuscule, quand le vent fléchit et que les bruits commencent à s'effacer.

La tentation sortit de son esprit en même temps que de son cœur ; la paix rentra à la fois dans l'un et dans l'autre, et, sans doute, dans l'un par l'autre.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 190.

CHAPITRE II

RELATIONS SUSPECTES

§ I. Chateaubriand et les incrédules : ce qui explique ces relations ; Béranger ; Barthélemy ; Armand Carrel ; Lamennais. — § II. Chateaubriand et les femmes : I. Exagérations et légendes : *les Enchantements de Prudence* ; une page célèbre faussement attribuée aux *Mémoires* ; ce que le temps tolérait. II. Explication naturelle des fautes de Chateaubriand : que tout l'y portait ; les convictions de l'esprit et les faiblesses de la volonté. III. Persévérance de sa foi : aveux et repentir ; le chrétien dans le pécheur.

§ I. — CHATEAUBRIAND ET LES INCRÉDULES

Il s'est trouvé des sceptiques pour objecter à Chateaubriand, contre la sincérité de sa foi, ses relations avec des sceptiques. Ils se souvenaient sans doute de ce saint personnage des premiers temps de l'Église, qui, rencontrant à Rome un hérétique célèbre, affecta de ne pas le voir. Marcion, croyant à une méprise, s'avança vers lui et lui demanda, non sans emphase : « Ne nous reconnais-tu donc pas ? »

— Si, lui répondit Polycarpe, je te reconnais pour le fils aîné de Satan. » Et ce fut tout ; il continua sa route.

Personne ne songe à le nier : Chateaubriand n'avait pas une religion aussi énergique. Il tendit la main, il donna sa sympathie, et même son